

C'est la vie!



François Levesque

1

CENTRE FORA

François Levesque

C'EST LA VIE!

Série 3

Livre 1

Centre FORA

Sudbury (Ontario)

1994

Données de catalogage avant publication (Canada)

Levesque, François, 1952-
C'est la vie!

Comporte 9 volumes, séparés en 3 sous-groupes :
débutant, intermédiaire et avancé.

ISBN 2-921706-04-0 (ensemble) ISBN 2-921706-11-3 (volume)

I. Lecture et morceaux choisis pour nouveaux alphabétisés. I.
Centre franco-ontarien de ressources en alphabétisation. II. Titre.

PC2115.L49 1994 448.6'2 C94-900659-9

Révision linguistique

Éditions Prise de parole, Sudbury (Ontario)

Conception de la page couverture

Groupe Signature Group Inc.

Illustrations

Marian Drouillard

Édition

Centre franco-ontarien de ressources en alphabétisation
(Centre FORA)

C.P. 56 Hanmer STN MAIN Hanmer ON P3P 1S9

Tél. : 705•524•3672 ou 1•888•814•4422

Télééc. : 705•524•8535

Courriel : info@centrefora.on.ca

Site Web : www.centrefora.com

© Tous droits réservés, Centre FORA, 1994

Il est interdit de reproduire en tout ou en partie le présent
ouvrage, par quelque procédé que ce soit.

Deuxième réimpression, 2021

La réalisation de ce document a été rendue possible grâce à une
contribution financière de Santé Canada, Programme d'autonomie
des aîné(e)s, n° du projet - 4687-05-90/018. Les opinions exprimées
dans ce livre sont celles de l'auteur et ne sont pas nécessairement
celles de Santé Canada, ou du Centre FORA.

Dépôt légal — troisième trimestre 1994

Bibliothèque nationale du Canada

Je remercie Jacqueline, Robin, Christian et
Nathalie. «Par votre présence vous
enrichissez ma vie.»

François Levesque

*Le Centre FORA désire remercier les Éditions Prise de
parole de Sudbury (Ontario) pour leur collaboration
à la production des neuf livres de la collection C'est
la vie!*

Avant-propos

La collection *C'est la vie!* regroupe neuf livres visant trois niveaux identifiés par trois couleurs : débutant (jaune), intermédiaire (vert) et avancé (bleu). Les textes sont courts et présentés sous diverses formes : prose, poésie, lettre. Ils parlent du vécu des gens parfois avec humour, parfois avec sérieux. Amusants et informatifs, les textes sauront intéresser les personnes âgées autant que les adultes et les adolescents.

L'auteur, François Levesque, directeur de l'École de pensée Éducation populaire, sait observer les gens et leur façon de vivre. Il fait preuve aussi d'une très grande imagination. C'est un auteur qui sait faire penser, faire rêver et faire rire les lecteurs. Lorsque ses amis lui demandent d'où lui viennent les idées pour toutes ses histoires, voici ce que François leur répond : «Je me base sur des faits réels. J'aime raconter des situations qui me sont arrivées à moi ou à des gens que je

connais. J'exagère parfois mais ce sont quand même des faits vécus. Je suis chanceux d'être l'ami de personnes intéressantes. Cela m'inspire!»

Il est évident que François Levesque a pris grand plaisir et grand soin à écrire ces textes et que Marian Drouillard a eu autant de plaisir à les illustrer. Nous vous souhaitons ce même plaisir à les lire.

TABLE DES MATIÈRES

Je suis soldat	9
Le maître de discipline	10
L'amour d'une bouteille	12
Une histoire de chien	14
Toujours le repas du jour!	17
Le prisonnier	19
La loterie des amis	23
Les petites culottes de madame X	25
Jos Laliberté	28
L'enfant de chœur	31
Le savoir-faire	33
L'enseignante de français	36
Mon ami, Michel	38
Le concierge	41
Mon premier repas au restaurant	43
Réveillez-vous, c'est Noël!	46
Mon dernier meuble	48
Le secret d'un mariage heureux	51
L'intolérance de madame Châteauvert	53
Voyager en avion	56

Terry Fox	58
Une histoire de maison	60
Au service des autres	62
Boire et manger.....	64
Le secret d'une longue vie.....	66
La poubelle qui parle	69
Mon fauteuil, mon cercueil	73
Mes souvenirs de grand-maman.....	75



JE SUIS SOLDAT

Je suis soldat dans l'armée canadienne. Je dois aller combattre dans un pays étranger afin de ramener la paix mondiale. Je suis très inquiet; j'ai peur.

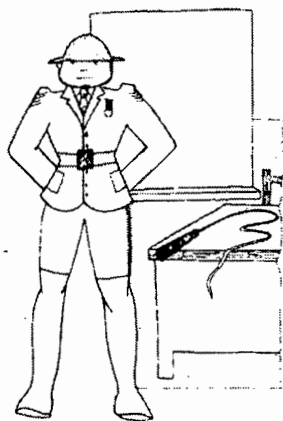
Je me suis engagé parce que je veux voyager. Je désire me tenir en bonne forme physique. La camaraderie et l'esprit d'équipe m'attirent. Je suis sportif. Je me souhaite une vie remplie d'aventures. Je suis au service de mon pays. L'idée me plaît!

Mais maintenant, je suis confus : je veux faire mon devoir, mais je suis un guerrier qui ne veut pas combattre.

Je prie Dieu de me donner le courage d'agir quand viendra le moment. Je sais que la sécurité de mes camarades dépend de mes actions. J'espère surtout ne pas faire de mal aux innocents : les civils, les enfants...

Si je dois mourir, j'espère que ce ne sera pas inutilement. Que Dieu aide les soldats et éclaire leurs actes!

LE MAÎTRE DE DISCIPLINE



J'avais 22 ans. J'étais devenu enseignant après avoir terminé mes études à l'université.

La difficulté quand on devient enseignant, c'est qu'il faut enseigner! Or, j'avais une peur quasi incontrôlable de ne

pas être à la hauteur de la tâche. Mais je voulais quand même faire un travail de qualité et j'étais décidé à tout faire pour réussir.

Lors de mon entrevue, le directeur de l'école a dû se rendre compte de mon désir de réussir, puisqu'il m'a embauché pour le niveau secondaire. J'étais obsédé par la crainte de ne pas parvenir à contrôler ma classe. Je voulais donc mettre l'accent sur la

discipline. Je voulais adopter le système militaire. S'il y avait déviation aux règles établies, on en subirait les conséquences.

Je ne m'étais pas rendu compte que la petite école de campagne où j'allais enseigner possédait une réputation de grande tranquillité et de paix. Vous pouvez deviner ce qui est arrivé. Les élèves ont cru que Napoléon était de retour. Tous me craignaient dans l'école, même les enseignants. Les élèves m'écoutaient, mais pour des raisons autres que celles qui ont rapport à l'éducation. Dans ma salle de classe, on avait peur de la mort subite!

Lorsque j'ai constaté mon erreur, j'ai tout fait pour la corriger. Avec le temps, je suis devenu un enseignant «normal», apprécié des élèves et des enseignants. Comment cela est-il arrivé, me direz-vous? Eh bien, j'ai enseigné aux élèves, mais les élèves, eux, m'ont appris à enseigner.



L'AMOUR D'UNE BOUTEILLE

Dans un bar, un alcoolique raconte sa vie à une serveuse.

— J'étais marié. J'avais une très belle famille. Ma femme et mes jeunes enfants me prenaient pour un héros. Je vivais une vie normale dans une petite ville. J'étais un dentiste respecté.

Tout allait bien jusqu'à ce que je tombe amoureux. Cet amour s'est développé graduellement. J'avais des difficultés au travail; je n'aimais pas voir les gens souffrir.

Pourtant, j'étais dentiste! De plus, j'éprouvais un grand stress à essayer de maintenir un style de vie assez mondain : une grande maison, deux voitures, les voyages annuels en Europe et un bureau de dentiste ultramoderne.

Je ne suis pas devenu amoureux d'une autre femme, mais plutôt de la bouteille. L'alcool me soulageait et je me sentais libéré de mon stress. Je me suis mis à boire et à continuer de boire, même au travail. Ma famille a tout fait pour m'aider, mais rien ne fonctionnait.

Un jour, j'étais ivre mais je conduisais ma voiture comme d'habitude. Il y a eu cet horrible accident. Deux enfants sont morts! C'est à ce moment-là que j'ai décidé de laisser ma famille pour passer plus de temps avec ma bouteille et pour oublier.

La bouteille me comprend. Elle est fidèle et je lui ai tout donné. Nous serons ensemble pour toujours, jusqu'à ce qu'elle me tue.

UNE HISTOIRE DE CHIEN



En revenant de mon travail, j'ai aperçu un beau petit chien, seul sur le bord du chemin.

Il avait l'air d'avoir trois ou quatre semaines tout au plus. Il était bien mignon avec ses beaux yeux luisants, et sa fourrure brune et noire d'une longueur surprenante pour son

âge. Je me suis dit qu'on avait dû l'abandonner. J'ai décidé que j'allais le sauver et qu'il deviendrait notre chien de maison.

Ma femme était d'accord pour garder «notre chien». On lui a donné le nom de Chum parce qu'il paraissait si amical.

Au bout de trois mois, Chum m'allait à mi-jambe. Il mangeait tout ce que nous pouvions lui donner. Ma femme m'a fait

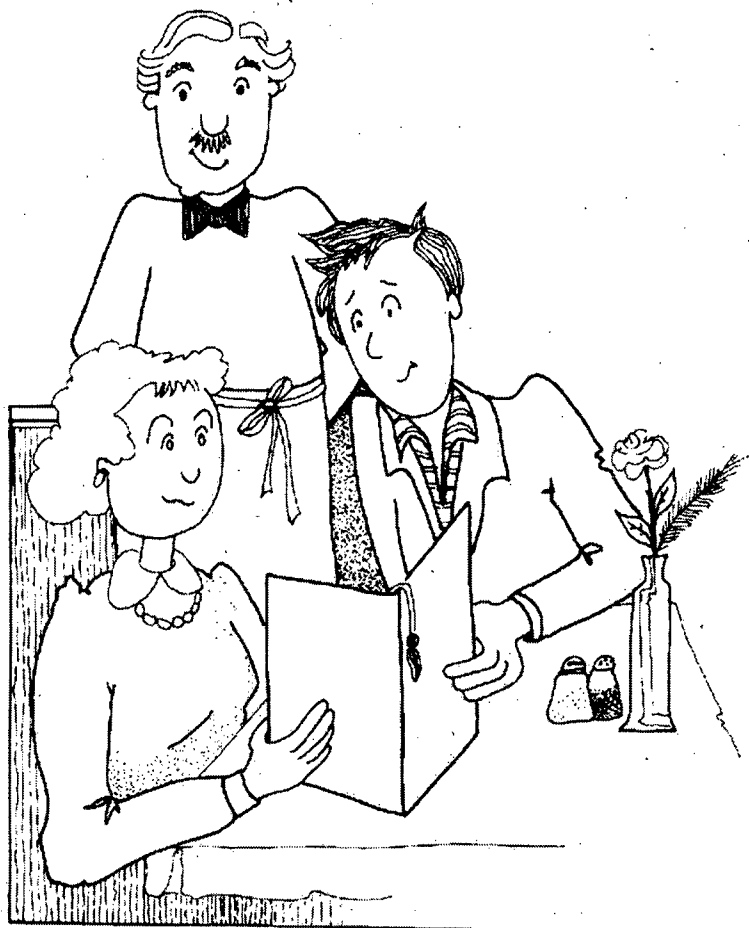
remarquer qu'il n'était pas propre, qu'il n'écoutait pas nos commandements et qu'il égratignait les meubles. Je lui ai répondu qu'il serait probablement mieux à l'extérieur. Je lui ai donc construit une niche et il s'est retrouvé dehors, tout près de la porte.

Chum était un excellent gardien, tellement bon que personne ne venait plus à la maison. Il hurlait toute la nuit. Moi, je dors profondément alors, ça ne me dérangeait pas.

Un jour, Chum nous a quittés, c'est-à-dire que la Société protectrice des animaux est venue le chercher. La note laissée par l'inspecteur se lisait comme suit :

«Il est interdit de garder des loups en ville. En foi de quoi nous avons confisqué votre animal. Nous le remettrons en liberté dans une des forêts provinciales.»

Par la suite, plusieurs amis que nous n'avions pas vus depuis longtemps sont venus nous visiter pour nous consoler.



TOUJOURS LE REPAS DU JOUR!

Le serveur demande à Pierre et à Manon :

— Que voulez-vous manger?

— On va prendre le «repas du jour».

— Une petite minute, mon Pierre! Tu ne m'as pas demandé ce que je voulais manger.

— Excuse-moi, Manon, mais habituellement...

— On a pris de mauvaises habitudes, Pierre. On mange toujours le repas du jour! On ne sait jamais ce que l'on va manger.

— Pourriez-vous revenir dans quelques minutes, monsieur? On va consulter le menu.

— Bien sûr, prenez votre temps.

— Regarde, Pierre, ils ont un grand choix de repas. Choisis celui qui t'intéresse.

— Non, je préfère que tu choisisses.

— C'est vrai, hein?

— Quoi ça?

— Que tu ne sais pas lire.

— Comment peux-tu dire ça?

— Eh bien, chaque fois qu'on va au restaurant, tu choisis toujours le repas du jour. Lorsque je te demande ce qui est écrit sur une affiche, tu me dis que tu n'as pas tes lunettes. Tu sembles fabriquer des excuses pour ne pas lire.

— Oui, Manon, c'est vrai que j'ai de la difficulté à lire. M'aimes-tu moins maintenant?

— Es-tu fou, Pierre? Je t'aime encore plus!

— Comment ça?

— Moi aussi, j'ai un secret. J'ai de la difficulté à lire. Si tu veux, on ira ensemble apprendre à lire. Attention, voici le serveur!

— Avez-vous choisi ce que vous voulez manger?

Manon et Pierre répondent ensemble :

— Que recommandez-vous?



LE PRISONNIER

Chère Maman,

Ça fait déjà deux mois que je suis en prison et c'est la première fois que je t'écris. Tu m'as fait parvenir plusieurs lettres et je ne t'ai pas répondu. Tu dois penser que je suis

un fils ingrat. La vérité est que j'ai horriblement honte du déshonneur que j'ai fait vivre à ma famille. Je ne trouvais ni le courage ni les mots nécessaires pour vous demander pardon. En lisant tes lettres, je me suis rendu compte que tu m'aimes encore.

On parlait de moi dans les journaux comme d'un grand bandit. Durant mon procès, j'avais l'impression qu'il ne s'agissait pas de moi mais de quelqu'un d'autre. Il me semblait être l'observateur d'un spectacle déshumanisant.

Aujourd'hui, je suis prisonnier dans une institution, mais surtout prisonnier de mon passé. Si j'avais su! Je me lève et je me couche lorsqu'on me le dit. Je ne peux pas sortir de ma cellule lorsque je le désire. Les gardiens surveillent mes moindres gestes. Je suis entouré de gens malheureux et remplis de haine.

Ce qui me chagrine le plus, maman, c'est que je ne peux pas voir ton doux visage.

J'aimerais te tenir avec tendresse dans mes bras et être de nouveau ton petit gars.
Rassure-toi, je mange trois repas par jour et je ne suis pas en danger pour le moment.
Encore une fois, je te demande pardon et, à ma sortie, je ferai tout mon possible pour devenir l'homme que tu voulais que je sois.
Prends soin de ta santé, maman. Je t'aime.

Ton fils,

Pierre



LA LOTERIE DES AMIS

L'an dernier, j'ai gagné à la loterie et j'étais folle de joie. Je me suis mise à le dire à quelques amis qui, eux, l'ont fait savoir à d'autres. Finalement, le voisinage au complet était au courant.

Les gens se sont mis à me féliciter. Mes amis et même mes ennemis me serraient la main lorsqu'ils me croisaient sur le trottoir. J'étais vraiment quelqu'un.

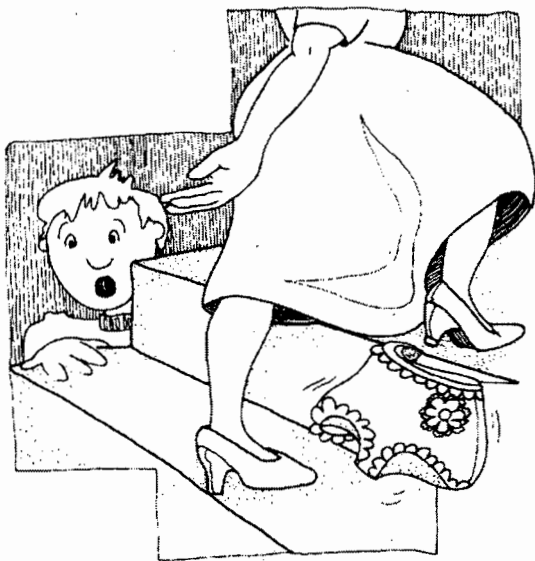
Et puis, tout a commencé! Une multitude de vendeurs et d'agents me téléphonaient pour me vendre toutes sortes de produits. Ils me disaient que pour vivre comme une gagnante, il me fallait acheter.

Mes amis s'étaient multipliés en nombre et me suppliaient de leur prêter de l'argent. Je ne m'étais jamais rendu compte auparavant à quel point les autres ont besoin d'aide. Je me sentais égoïste de la leur refuser.

Ma famille voulait que je partage avec eux. Mes enfants ne comprenaient pas pourquoi je refusais de leur acheter un nouvel équipement sportif. Même mon chien ne semblait plus satisfait de sa nourriture en conserve.

Finalement, je leur ai fait comprendre que lorsqu'on gagne 5 \$ à la loterie, ça ne veut pas dire qu'on est riche! On est chanceux, peut-être, mais on n'est pas riche. Ils ont très bien compris. En l'espace d'un instant, tout est revenu à la normale, comme auparavant.

Comme je suis chanceuse d'avoir de si bons amis!



LES PETITES CULOTTES DE MADAME X

Un jour, monsieur Rivard m'a raconté cette histoire.

Quand j'étais jeune, on se rendait à l'église tous les dimanches. À cette occasion, on portait nos plus beaux vêtements. Les

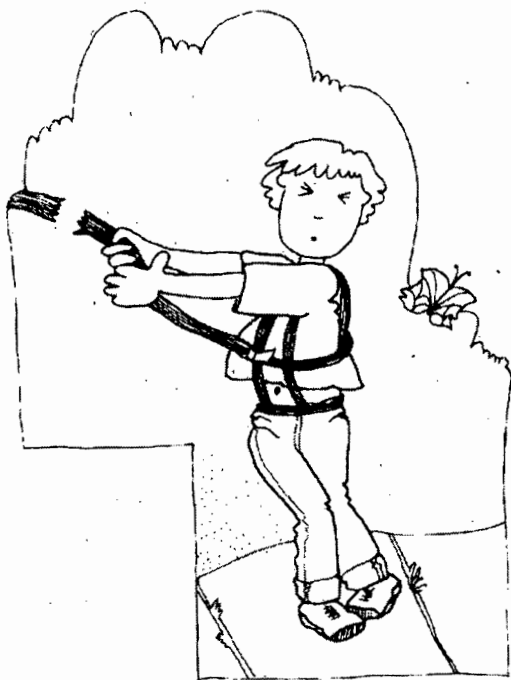
enfants jouaient sur le perron de l'église et on regardait défiler les couples.

Ce jour-là, madame X est arrivée. Je dis madame X parce que je veux garder son anonymat. Elle s'est mise à monter l'escalier et, soudainement, ses petites culottes, oui... son sous-vêtement est descendu sur ses pieds. Elle n'a pas changé d'expression faciale. Elle a simplement marché rapidement par-dessus en faisant semblant de rien et elle est entrée dans l'église.

J'étais le seul à remarquer ce qui était arrivé à madame X et j'étais trop gêné pour le dévoiler. Un des prêtres est arrivé quelques minutes plus tard et a vu les gens rire en regardant les petites culottes de madame X sur le sol. Il les a vite ramassées pour les jeter dans une poubelle. Je l'ai entendu dire que c'était effrayant de voir ce que les jeunes pouvaient faire pour s'amuser. Il disait : «Imaginez-vous, placer des petites culottes

de femme sur le perron de l'église pour voir la réaction des gens!»

En arrivant à la maison, j'ai raconté ça à mes parents et nous avons bien ri. Mes parents m'ont demandé de ne rien dire à personne. Après tout, il faut être «bon chrétien» et protéger la réputation de madame X. On a pensé que l'élastique des petites culottes avait dû se briser!



JOS LALIBERTÉ

Je m'appelle Jos Laliberté. J'ai trois ans et je ne suis plus un bébé. Je suis «tanné» de me faire imposer toutes sortes de règlements ridicules.

Je dois manger mes repas dans une chaise haute. Je dois demander ma nourriture tandis que les membres de ma famille se servent selon leurs désirs. Il faut que je porte les vieux vêtements de mon grand frère de six ans, tandis qu'on lui achète des vêtements neufs. On ne me laisse pas sortir à l'extérieur sans être accompagné d'un adulte.

Dans la voiture, on m'attache de telle façon que je ne peux pas bouger. Je n'ai pas d'amis de mon âge qui viennent me visiter. Ma mère m'abandonne plusieurs jours par semaine dans une garderie avec des enfants qui ont des habitudes monstrueuses. Je dois me coucher à des heures ridicules. Ma grosse tante Martha passe son temps à me «minoucher» et à m'embrasser lorsqu'elle vient nous visiter.

Moi, Jos Laliberté, je vais écrire la déclaration des droits de Jos lorsque je serai grand. Ah! que j'ai hâte d'être libre!



L'ENFANT DE CHŒUR

Il était une fois un enfant de chœur
Qui n'avait pas de cœur.

Bien sûr, il aimait servir la messe,
Mais ses raisons étaient sans sagesse.

Le matin, il se levait à six heures
Pour que Dieu pense qu'il était le meilleur.
Il se rendait au service religieux
Et chaque jour, il semblait pieux.

En réalité, il avait établi une routine
Que je vous raconte parce qu'elle fascine.
Dans la sacristie, il buvait le vin du curé
Et le remplaçait par de l'eau distillée.

Lorsqu'il répondait aux prières en latin,
Il imitait le son des mots pour être malin.
Il disait toutes sortes d'insolences,
Personne ne distinguait la différence.

Lorsque venait le temps de passer la quête,
Il croyait que d'en garder n'était pas bête.
Le bon Dieu voudrait bien que l'argent
Lui soit remis, parce qu'il était indigent.

Lorsque les cloches annonçaient un décès,
Il était bien souvent très satisfait,
Parce que l'école il devrait manquer
Quand le rite religieux serait célébré.

Un jour, l'enfant est tombé si malade
Que les médecins l'ont mis en garde.

On disait qu'il irait rencontrer
Le Créateur qu'il avait tant louangé.

Le jeune garçon fut saisi par la peur.

Ce ne pouvait être son heure.

De plus, il savait qu'il ferait très chaud
Là où Lucifer l'attendait, s'il faisait le saut.

Il pria Dieu de lui pardonner
Et de lui accorder quelques années.

Il expliqua qu'il était très chagriné
Et qu'il serait désormais le plus zélé.

Dieu eut pitié de lui

Et Il lui sauva la vie.

L'enfant est devenu meilleur

Et son prêtre remercie le Seigneur.



LE SAVOIR-FAIRE

Ma mère m'a fait suivre des cours d'étiquette afin que je devienne une vraie «demoiselle».

Je dois bien me comporter surtout lors des visites chez la parenté, parce que je suis en concurrence avec mes cousins et mes cousines. Je dois absolument suivre la règle que j'appelle «la règle du chameau»! Quand on

me demande si j'ai soif ou si je veux boire, je dois répondre : «Vous êtes très gentil mais... non, merci»! Lorsqu'on me pose la question une deuxième fois, je dois répondre encore «Non, merci», et encore «Non, merci...» la troisième fois. Mais si par hasard, on me le demande une quatrième fois, je peux répondre : «Eh bien, peut-être un petit verre, merci.» D'après ma mère, c'est la façon polie d'accepter de boire ou de manger.

Le problème est que l'on demande rarement quatre fois aux gens s'ils veulent quelque chose à boire. Dans le passé, je devais souvent patienter pendant des heures sans boire. Comme je ne suis pas un chameau, j'ai dû trouver un moyen de contourner la règle de ma mère sans désobéir.

Voici mon truc. Lorsqu'on me demande si je veux quelque chose à boire, je fais semblant de ne pas comprendre.

Première fois :

— Aimerais-tu quelque chose à boire?

— Pardon?

Deuxième fois :

— Veux-tu quelque chose à boire?

— Qu'avez-vous dit?

Troisième fois :

— Veux-tu QUELQUE CHOSE À BOIRE?

— Excusez-moi mais j'ai de la difficulté à vous entendre.

Quatrième fois :

— AS-TU SOIF?... VEUX-TU QUELQUE CHOSE À BOIRE?

— Ah!... oui... mais un tout petit verre, s'il vous plaît!

Ce système répond aux exigences de ma mère sans que j'aie à jouer au chameau au cours de ma visite. Cependant, la parenté me parle souvent à voix très forte. Plusieurs pensent que je souffre de problèmes d'ouïe!



L'ENSEIGNANTE DE FRANÇAIS

Passer du temps entourée des personnes que j'aime et qui m'aiment est une belle expérience! C'était un objectif que je m'étais fixé pour le reste de mon existence. Je voulais vivre ma vie en contact fréquent avec les gens.

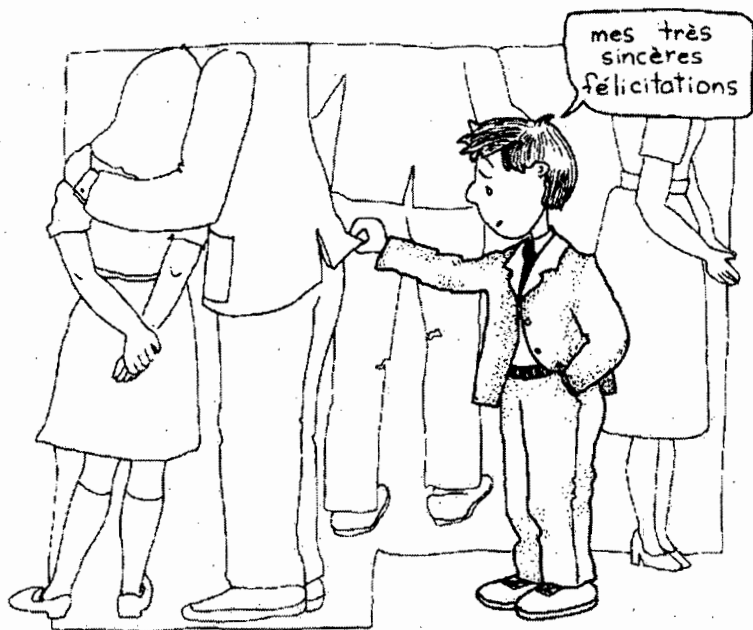
Après avoir passé du temps à analyser les différents métiers et professions, j'ai finalement

trouvé ma voie. J'ai dû faire des études pendant quatre années à l'université. J'ai opté pour l'enseignement du français écrit au niveau secondaire.

Les jeunes d'aujourd'hui semblent éprouver de la difficulté à écrire. Je passe donc mes journées à leur montrer comment faire. J'essaie de rendre les sujets faciles et de les amener à réussir des compositions, des lettres, des recettes et tout autre document.

Nous vivons ensemble une expérience intéressante qui permet de découvrir les grands auteurs. Je dois avouer que je n'ai pas toujours les réponses à leurs questions. Il me faut parfois faire des recherches pour les trouver, mais ça en vaut la peine.

À la fin de l'année, lors de la remise des diplômes, je suis très fière de la réussite de mes élèves et je souhaite qu'ils soient aussi heureux que moi dans leur futur emploi.



MON AMI, MICHEL

Il s'appelait Michel et il avait six ans. Sa famille était pauvre et elle habitait un appartement près de l'école.

Michel et moi étions tous les deux en première année à l'école du quartier. Il était très doué et très amusant. Il avait beaucoup d'amis. Je désirais être meilleur que Michel au sport et aux études. Il était mon meilleur ami et nous avions souvent l'occasion de jouer ensemble.

Un jour, Michel a reçu une vieille bicyclette en cadeau. Il aimait s'aventurer dans les rues. Son père lui avait dit de faire bien attention, mais le pire est arrivé. Michel s'est retrouvé étendu dans la rue; il avait été frappé par un camion. Il était mort et moi, j'étais vivant.

Au salon funéraire, j'étais tellement nerveux que j'ai utilisé les mots «mes très sincères félicitations» au lieu de dire «mes très sincères condoléances». Je n'avais alors que six ans et je venais de connaître ma première tragédie.

Le temps a passé et j'ai maintenant 37 ans. Mais je me souviens encore très bien de

cette triste journée. Tout petit, je n'avais pas vraiment compris ce départ subit. Depuis ce jour sombre, plusieurs parents et amis sont morts. Je sais maintenant qu'il me faut vivre chaque jour pleinement.

Même si parfois je m'ennuie de Michel et d'autres personnes disparues qui ont touché ma vie, cela ne m'empêche pas de vivre pleinement avec ceux qui m'entourent maintenant.



LE CONCIERGE

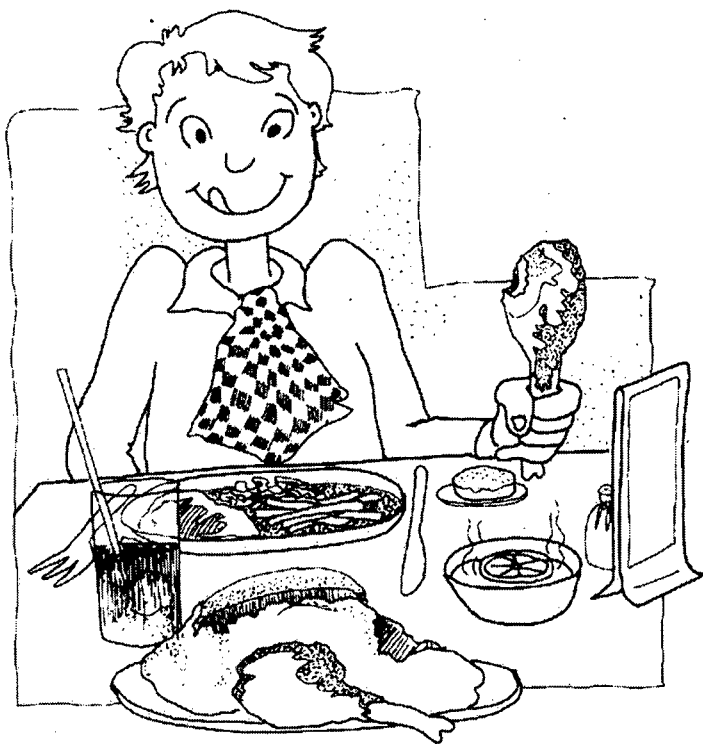
Je travaille dans une université de renommée internationale et je trouve cela très intéressant. J'ai l'occasion de discuter de toutes sortes de sujets avec les étudiants, les professeurs et le personnel de direction.

La vie, pour moi, est fascinante. Je dois avouer que c'est en grande partie à cause de mon travail de concierge.

En effet, je nettoie les locaux de mon université. Durant les pauses, j'en profite pour m'asseoir et faire un peu de lecture. Je suis très heureux lorsqu'on me demande de nettoyer la bibliothèque. Je me retrouve entouré de sources de savoir impossibles à épuisier.

Souvent, j'écoute les étudiants qui discutent et je me mêle à eux afin de les diriger dans leurs études. L'an prochain, ma fille aînée va étudier sur le campus où je travaille. Je suis très fier d'elle. J'aurais bien aimé pouvoir poursuivre mes études, moi aussi.

Mais enfin, je sais que je serai en mesure de l'aider, car après tout, je suis «étudiant libre» depuis longtemps déjà. En attendant sa venue, je pousse ma vadrouille avec fierté et je continue à lire.



MON PREMIER REPAS AU RESTAURANT

J'avais treize ans. J'accompagnais mon père pour un long voyage en voiture de la ville de Hull, où nous vivions, jusqu'à Montréal.

Nous allions voir ma sœur, Denise, qui était étudiante. J'aimais visiter ma sœur. Elle semblait différente, plus adulte, plus indépendante et plus gentille. Je dois avouer que je m'ennuyais d'elle à la maison.

Pour célébrer notre rencontre, mon père avait décidé d'aller manger au restaurant. Au restaurant! Je n'avais jamais mangé dans un restaurant. En effet, nous allions manger, en conversant de choses et d'autres, dans un restaurant spécialisé dans la cuisson du poulet. Très chic...! Très bourgeois...!

À la fin du repas, la serveuse nous a apporté un beau petit plat argenté contenant de l'eau chaude et un morceau de citron. Que les gens savent vivre à Montréal! J'ai pris le contenant dans mes mains et d'un trait, j'ai bu le liquide citronné. Quelle saveur! J'allais entreprendre de manger le citron lorsque j'ai aperçu les regards de mon père, de ma sœur et des gens assis aux autres tables.

— C'est bon François?

— Oui!

— Sais-tu à quoi sert ce plat? C'est pour te laver le bout des doigts!

RÉVEILLEZ-VOUS, C'EST NOËL!

C'est la veille de Noël et Paul raconte à sa femme un souvenir d'enfance.

— J'avais sept ans. C'était la veille de Noël et je devais me coucher. En me recouvrant d'une couverture de laine, maman m'avait dit qu'à mon réveil, le père Noël serait passé et m'aurait laissé toutes sortes de cadeaux.

Bon acteur, je lui ai expliqué que j'étais fatigué et je lui ai souhaité une bonne nuit. La vérité, c'est que j'attendais le moment opportun pour descendre et ouvrir mes cadeaux quand tout le monde serait couché.

Je me rappelle être descendu au salon. Sous l'arbre, on aurait dit qu'il y avait des centaines de cadeaux. Le père Noël était passé et personne ne le savait!

Puis, je m'étais mis à courir dans la maison en ouvrant les lumières et en criant :

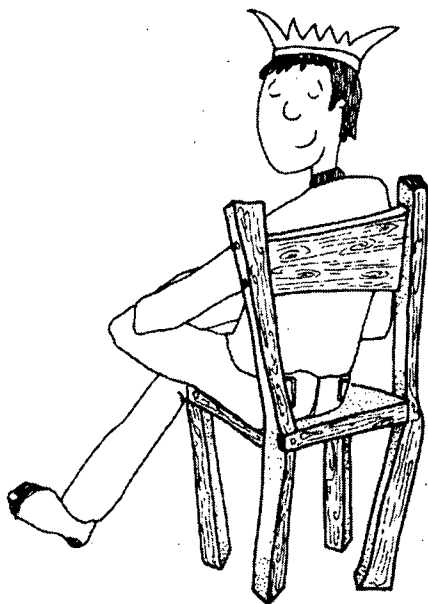
— Joyeux Noël!
Réveillez-vous!
Vite! Vite! Le père
Noël est passé!

La réaction avait
été instantanée.
La famille au grand
complet s'était
levée, mais personne
ne semblait très
heureux. Je croyais
n'avoir pas été bien compris.



Maman implorait papa d'être gentil avec
moi et de me pardonner puisque c'était
Noël. Je n'ai pu ouvrir qu'un seul cadeau
avant d'être remis au lit. Puis j'ai dû
attendre jusqu'à sept heures pour les autres,
mais cela en valut la peine. À 6 h 59, il n'y
avait personne de plus heureux et plein de
vie que moi dans toute la maison.

MON DERNIER MEUBLE



Ma femme était sortie pour la journée et j'avais pensé lui faire une surprise.

J'avais décidé de fabriquer une chaise. Je m'étais dit qu'il n'était pas nécessaire de faire un plan. Je me suis rendu au magasin pour faire mes achats : quatre poteaux

pour les pattes ainsi que de la colle et des gros clous pour que ce soit solide. Tout cela coûtait cher. Il me fallait aussi prendre du bois dans le garage de mon père.

De retour à la maison, j'ai pris la scie et le

marteau et je me suis mis au travail. Les sueurs ont coulé sur mon front pendant presque deux heures. J'ai travaillé sans arrêt, car j'étais un homme motivé.

Une fois mon chef-d'œuvre terminé, je l'ai regardé. Peu importe que les pattes soient croches, que le siège soit un peu étroit et que le dos soit à un angle peu confortable. C'était une chaise!

Laissez-moi vous dire que ma femme a été surprise à son arrivée à la maison. Elle était tellement fière de moi qu'elle a décidé tout de suite que cette chaise serait la mienne! Elle m'a fait comprendre que, dans la maison, elle était reine et que moi, si j'étais roi, eh bien, j'aurais mon trône.

J'ai eu la malchance de perdre ma chaise lors d'un déménagement. Mais peu importe; ma femme connaît maintenant mon grand talent de bricoleur.



LE SECRET D'UN MARIAGE HEUREUX

Dernièrement, on a demandé à des personnes pourquoi leur mariage n'avait pas fonctionné. Les réponses ont été assez diverses. En voici des exemples.

- Elle veut toujours que je sois attentif à ses moindres besoins. Je n'ai vraiment pas de liberté.
- Il n'est jamais là lorsque j'ai besoin de lui.
- Je fais tout dans la maison, je suis une esclave.
- Elle veut que je lui dise que je l'aime vingt fois pas jour. Je trouve cela ridicule.
- Quand j'arrive à la maison, elle m'attend toujours avec une liste de travaux à faire.
- Il se plaint que je dépense trop, mais il fume deux paquets de cigarettes par jour.
- Elle dépense plus que je gagne.
- Il porte ses plus beaux vêtements seulement lorsqu'on a de la visite.

— Elle a engraisé et elle ne fait rien pour se contrôler.

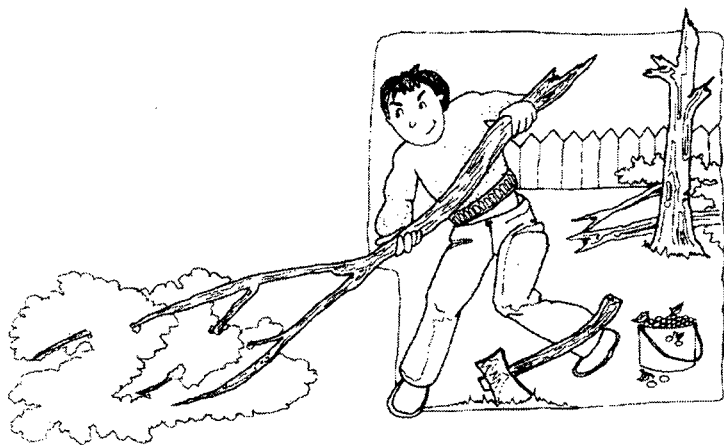
Et la liste continuait!

Après discussion, on a identifié quatre attitudes à adopter pour vivre un mariage heureux.

Les voici :

- Un amour démonstratif, c'est-à-dire cultiver son amour à chaque jour comme on cultive son jardin.
- Le respect des idées et de la façon d'être de son conjoint.
- La communication positive et fréquente avec le conjoint.
- La disponibilité pour répondre aux attentes et aux besoins de la famille.

Si vous aimez et respectez votre conjoint, assurez-vous d'être disponible pour communiquer et vous connaîtrez un mariage heureux.



L'INTOLÉRANCE DE MADAME CHÂTEAUVERT

C'était la fin de l'été. J'avais cinq ans et j'aimais jouer dehors. Cette année-là, il avait fait tellement chaud que notre jardin avait donné deux fois plus de légumes que l'année précédente. Les légumes ne m'intéressaient pas, mais manger les cerises de l'arbre de madame Châteauvert, ça c'était mon rêve!

Madame Châteauvert avait une voix menaçante et elle semblait voir tout ce que

je faisais. Elle était notre voisine et elle passait son temps à protéger son cerisier. Lorsque j'essayais de m'approcher de son bel arbre, elle se mettait à crier.

Franchement, j'étais intimidé. Assis sur le perron, j'imaginai le goût qu'auraient ces cerises si je les trempais dans de l'eau avec un peu de sel. J'attendais donc l'occasion de me saisir de ces fruits délicieux.

Enfin, ce jour est arrivé. Madame Châteauvert a décidé de faire une sortie. Je devais agir rapidement et je le savais. Vite, j'ai suivi le plan que je m'étais fait. J'ai pris la petite hache que j'avais cachée sous les marches de l'escalier de la maison. Sept ou huit coups ont suffi à abattre le cerisier. La partie difficile était de traîner cet arbre derrière le garage de mes parents car il était plus gros que moi. Je croyais que notre voisine ne s'apercevrait de rien à son retour. Même si elle s'en rendait compte, je croyais qu'elle ne penserait jamais à moi.

J'ai passé quelques minutes de joie intense à me régaler, jusqu'au retour de madame Châteauvert. J'entendais ma mère crier mon nom et madame Châteauvert qui disait :

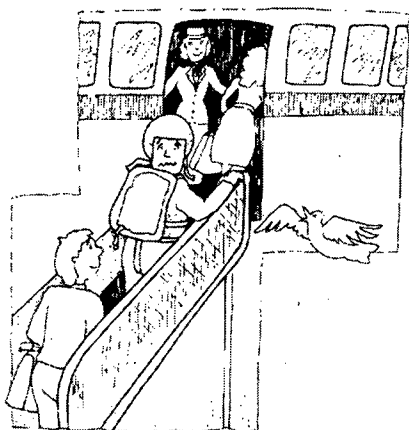
— Je le vois! Je le vois!

Lorsque ma mère s'est emparée de moi, un sentiment de terreur incompréhensible a traversé mon petit corps. J'essayais d'expliquer à maman que ce n'était pas nécessaire de faire autant d'histoires pour quelques cerises. Elle ne semblait pas comprendre. J'ai reçu une correction qui m'a laissé les fesses aussi rouges que les cerises que je venais de manger! Elle disait :

— Tu ne pourras plus sortir de la maison avant ton adolescence si tu continues à agir ainsi.

Je ne sais pas pourquoi, mais madame Châteauvert n'a jamais été vraiment tolérante à mon égard!

VOYAGER EN AVION



Je rêve depuis longtemps de faire un voyage en avion.

J'aimerais me rendre dans un pays exotique où la vie est simple et moins stressante qu'ici.

Ce serait

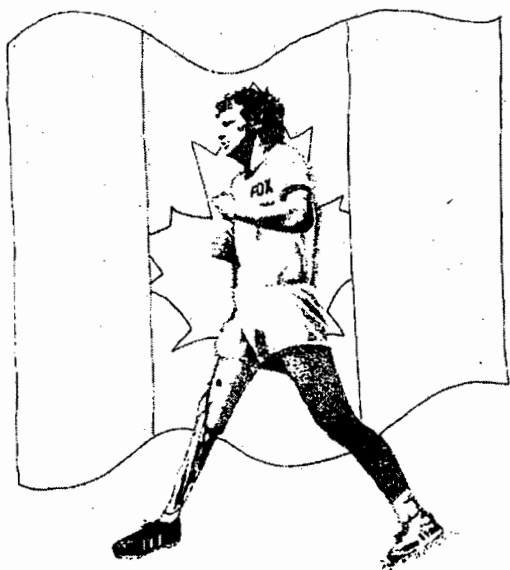
merveilleux de pouvoir aller sur une petite île au milieu de la mer et de m'étendre sur un hamac entre deux palmiers.

J'ai suffisamment d'argent pour me payer ces déplacements, mais j'ai peur de voyager en avion. Je n'arrive pas à comprendre comment un appareil aussi lourd peut voler. Une fois dans l'avion, on ne peut pas changer d'idée! Il me semble que si un accident arrive, on est dans un vrai pétrin. Par exemple, imaginez

que le pilote soit malade, que l'on manque d'essence, que les moteurs s'arrêtent, que le train d'atterrissage ne fonctionne pas. En fin de compte, un tas de situations peuvent se présenter. Cela me rend anxieux et me terrorise.

J'ai déjà pensé à ma protection. Je pourrais acheter une assurance-vie, pour une somme énorme, mais ça ne serait utile qu'à mes survivants. Je pourrais apporter mon parachute personnel, mais je n'aurais probablement pas le temps de l'utiliser. Je pourrais porter plusieurs épaisseurs de vêtements afin d'amortir le coup, au cas où...

En attendant de vaincre mes peurs, je continue de rêver à ces beaux pays lointains et d'espérer qu'un jour peut-être, on inventera un avion qui volera près du sol.



TERRY FOX

Je me souviens de Terry Fox. À l'âge de 22 ans, il avait décidé de traverser le Canada en courant afin de recueillir des fonds pour la Société canadienne du cancer.

Atteint d'un cancer, il avait perdu sa jambe droite et avait entrepris son parcours avec une jambe artificielle.

Par sa bravoure, ce jeune homme avait sensibilisé les Canadiens aux problèmes des personnes qui souffrent de graves maladies. Les journaux décrivaient ses exploits et les stations radiophoniques parlaient de ses ambitions. À chacun de ses pas, les Canadiens devenaient de plus en plus unis. Des millions de dollars avaient été donnés afin de financer la lutte contre le cancer.

Malheureusement, Terry n'a pu terminer sa course parce que le cancer l'a frappé de nouveau. Le choc de cette nouvelle s'était répandu à travers le pays. Les gens voulaient le bien-être de cet homme devenu un héros national.

La journée de sa mort, le Canada était en deuil. Notre vie n'est plus la même depuis le passage de Terry Fox.

Par sa vie, par sa lutte, par sa mort, Terry Fox est devenu le modèle d'un courage sans pareil.

UNE HISTOIRE DE MAISON

— François, je sais que tu trouves la vie difficile en ce moment. Tu viens d'acheter une maison qui a besoin de beaucoup de réparations et tu n'as pas d'argent.

— C'est vrai et ça m'inquiète, grand-maman.

— Laisse-moi te raconter une expérience vécue par ton grand-père et moi.

En 1928, ton grand-père a trouvé une maison à vendre. Tard un mercredi soir, son ami lui a offert sa maison tout en lui faisant croire que le lendemain matin, un voisin viendrait l'acheter s'il ne la voulait pas. Il disait lui faire une faveur en la lui offrant à un prix modique. Ton grand-père a mordu à l'hameçon comme un pauvre poisson. Il a immédiatement signé le contrat sans même m'en parler! Comme on devait se marier, il est venu m'annoncer son achat. Il était tout fier. Tu aurais dû voir le jeune fou... un inconscient!

Le soir des noces, on s'est installés dans notre nouvelle demeure. C'était sale! Il manquait des vitres aux fenêtres. À la première pluie, le toit s'est mis à couler. J'aurais voulu retourner chez ma mère, mais j'étais trop fière. Eh bien, on a travaillé fort et on a élevé notre famille dans cette maison. Sais-tu de quelle maison je parle, François?

— Je crois bien avoir deviné, grand-maman.

— Je te trouve chanceux d'être jeune et capable, mon François. J'aimerais pouvoir recommencer avec ton grand-père. Je m'ennuie beaucoup de lui, tu sais.

Crois-moi, tes problèmes vont se régler. Dans la vie, tout s'arrange.

— Merci, grand-maman!



AU SERVICE DES AUTRES

Longtemps, j'ai été malheureux! Ma vie ne semblait pas avoir de sens. Le fait d'exister ne semblait pas suffisant.

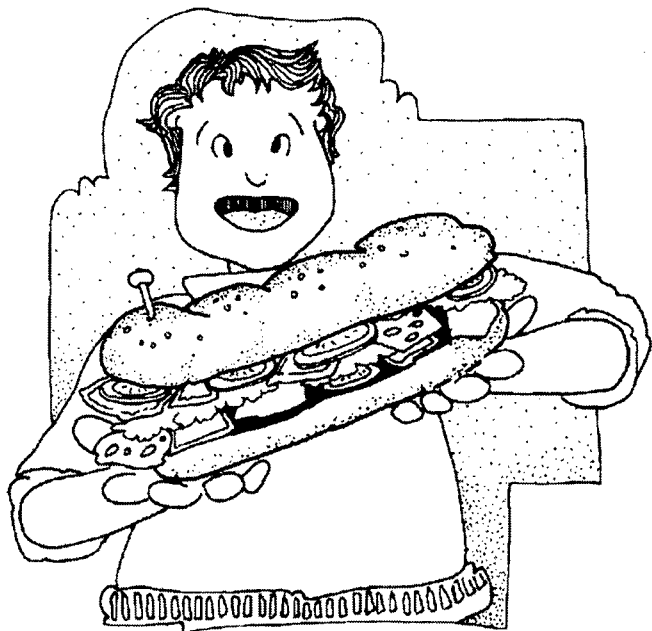
Je voulais être quelqu'un d'important. Je recherchais des responsabilités qui m'accorderaient un statut social imposant. Je réussissais à obtenir ce que je voulais, mais ce n'était jamais suffisant. Je voulais toujours plus! J'en étais venu à croire que ma vie n'avait pas de valeur.

Mourir, afin de m'évader de mes responsabilités, me semblait presque une bonne idée. Je me sentais seul et perdu dans un monde sans visage.

Et puis un jour, j'ai commencé à faire du bénévolat. Au début, ça me semblait étrange de travailler gratuitement. Je disais : «Ce n'est pas un vrai emploi, mais si ça peut être utile aux gens dans le besoin, alors, pourquoi pas?»

J'étais impliqué dans les sports avec les jeunes. Je visitais les foyers pour personnes âgées. Je rendais service aux voisins démunis. De jour en jour, je me découvrais des talents. J'ai même rencontré une jeune femme qui faisait aussi du bénévolat. Elle est devenue ma femme.

Aujourd'hui, je connais la joie de vivre. Je me sens utile et ma vie est bien remplie. Je suis ambitieux pour moi et pour les autres. J'ai découvert le bonheur en rendant service.



BOIRE ET MANGER

Boire et manger sont des besoins naturels. C'est simple, n'est-ce pas? Pas vraiment!

Dans plusieurs pays, l'eau est une denrée rare. Elle est souvent contaminée. En boire est essentiel; se laver est impensable. On n'a pas le choix, l'eau est trop précieuse!

Manger à sa faim est un luxe dans un trop grand nombre de pays. Des milliers de personnes meurent de faim. Il existe des endroits où absolument rien ne pousse. Les habitants dépendent de l'aide étrangère. Même chez nous, il y a des gens qui crèvent de faim et des familles entières qui vivent dans la rue.

La misère est difficile à comprendre quand on vit dans un pays prospère et quand on a un emploi et un chez-soi. Cette extrême pauvreté semble si loin de nous. Mais, si l'on veut, on peut aider.

Ceux qui désirent s'impliquer peuvent s'adresser à des organisations sans but lucratif. Elles œuvrent dans les pays non industrialisés. Il est aussi possible d'aider en recueillant des fonds pour des projets utiles. Les dons de nourriture, de vêtements et d'articles essentiels sont aussi fort appréciés.



LE SECRET D'UNE LONGUE VIE

Grand-mère a 95 ans. Elle explique sa recette pour une vie longue et prospère :

— Je m'intéresse à tout dans la vie. Je suis curieuse. Je cherche à apprendre et à

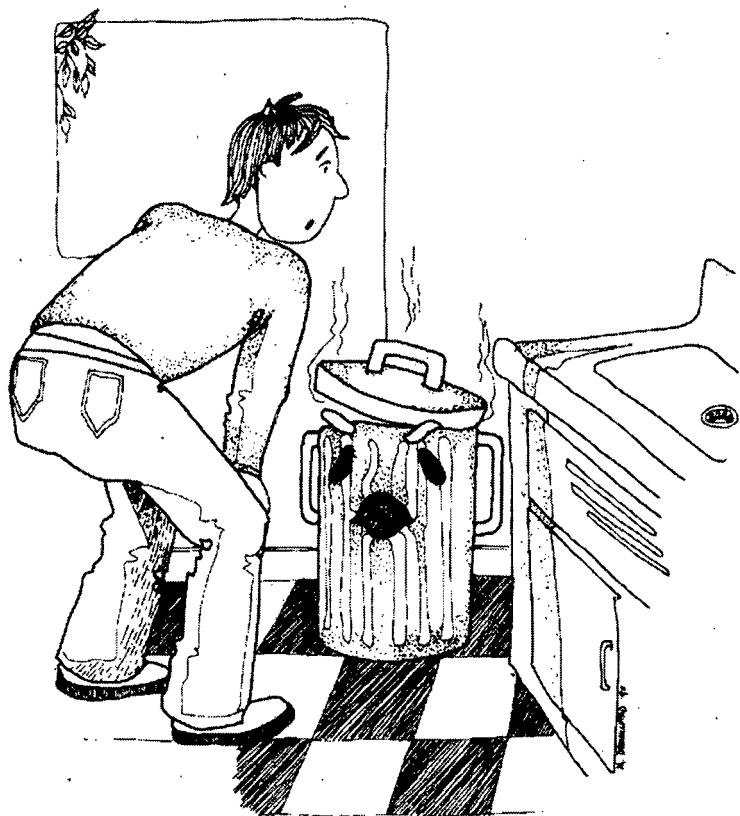
m'améliorer. Ça me tient occupée et le temps passe vite.

Je m'occupe des autres quand ils ont des problèmes. Je rends service. De cette façon, je n'ai pas le temps de me plaindre et j'ai toujours quelqu'un avec qui parler.

Je n'abuse de rien. Je suis convaincue que l'abus fait vieillir rapidement. Je ne fume pas. Je bois très peu d'alcool et je ne mange que des aliments sains.

J'essaie de m'organiser pour vivre dans un environnement calme. De plus, je m'entoure de gens que j'aime et qui m'aiment. Ça me rend heureuse!

Chaque jour est pour moi une aventure. J'ai toujours considéré la vie comme un cadeau et j'en profite!



LA POUBELLE QUI PARLE

Jean est dans la cuisine. Il vient de cirer le plancher et il se dirige vers l'évier pour se laver les mains. Avant de se laver, il ouvre la poubelle pour jeter la boîte de cire vide. Soudain, il entend :

— Hé! toi, as-tu fini?

Il regarde autour de lui croyant que ses oreilles lui jouent des tours.

— J'ai dû respirer trop de cire.

— Hé! toi, regarde en bas. C'est moi qui te parle.

— Qui ça?

— Regarde en bas, le grand. C'est moi, ta poubelle.

— La poubelle?

— Oui, la poubelle. Tu es insensible. Tu me traites comme si je n'étais pas importante. Tu ne m'accordes aucun respect!

Jean se dit qu'il doit être fou ou qu'il doit avoir des hallucinations, mais il se décide de répondre juste au cas.

— Qu'est-ce que tu veux, toi, la poubelle?

— Je veux que tu arrêtes d'abuser de moi. J'ai de la misère à respirer! Je souffre d'asthme et tu es en train de me tuer.

— Moi, tuer une poubelle?

— Bien sûr que c'est possible. Penses-tu que je suis faite d'acier blindé?

— Je m'excuse; je ne savais pas, vraiment.

— Enlève la boîte, fais attention et on n'en parlera plus.

— Bien sûr!

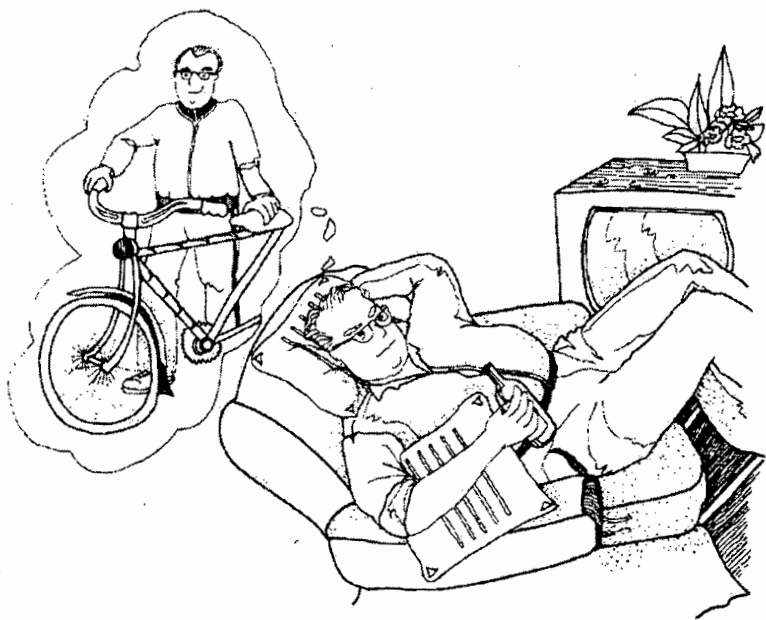
Et comme Jean se penche pour enlever la boîte, il entend des voix qui rient très fort.

— Oh! mes petits...

— Oui, oui, c'est nous! Tu avais l'air si drôle. Tu aurais dû te voir, Jean. On place

un *walkie-talkie* dans la poubelle et voilà que notre grand frère agit comme un désaxé.

— Sauvez-vous avant que je vous attrape, mes petits...



MON FAUTEUIL, MON CERCUEIL

Me voici au salon funéraire, non pas comme visiteur, mais comme client. Et c'est ma faute! Ma femme et mes enfants me regardent d'un air triste. Mes petits-enfants jouent autour de mon cercueil comme s'il s'agissait d'une rencontre sociale. Et moi, je suis seul. Je m'ennuie. Je veux parler avec quelqu'un. Je veux respirer. Je veux me lever et sortir d'ici, mais je ne le peux pas et c'est ma faute!

À ma retraite, il y a six mois, j'ai célébré en m'achetant le plus beau fauteuil qu'un homme puisse posséder. Je me suis dit que je l'avais mérité. Après tout, je venais de finir de travailler pour toujours. Si j'avais su! Mon fauteuil tout près du téléviseur était si confortable que j'ai installé, à portée de la main, un petit réfrigérateur pour pouvoir prendre ma bière froide sans avoir à me lever.

La télévision, une bonne bière froide, une sieste dans un fauteuil de qualité, ça c'était

la belle vie! Je ne me levais de mon fauteuil que pour manger ou aller aux toilettes. C'était tellement reposant. J'étais heureux de n'avoir plus rien à faire après une vie si mouvementée.

La journée de ma crise cardiaque, j'ai eu très peur. J'avais, à la poitrine, un mal horrible qui ne voulait pas partir jusqu'au moment où le bon Dieu a décidé de me soulager. Et, me voici! Je viens de mourir, victime d'un repos volontaire trop prolongé.

Vous ne pouvez pas m'entendre, mes chers bien-aimés, mais ne faites pas comme j'ai fait. Si j'avais la chance de revivre, je dirais moi aussi : «Participe-action, j'embarque!»

Et il me resterait du temps avec vous.



MES SOUVENIRS DE GRAND-MAMAN

Toute sa vie, grand-maman avait été autonome et indépendante. C'était une personne fière qui savait prendre des décisions, même pour planifier sa mort.

À 80 ans, le médecin l'a informée qu'elle avait le cancer du larynx. Grand-mère lui avait alors demandé : «Il me reste combien de temps?»

— Peut-être cinq ans, madame Levesque.

— Encore cinq ans?

Sa destinée a voulu qu'elle vive jusqu'à 90 ans.

À l'hôpital, pendant les deux dernières semaines de sa vie, elle refusa de prendre des médicaments pour soulager sa douleur. Elle ne se plaignait jamais, sauf pour insister d'être transférée d'une chambre privée à une chambre commune. D'après elle, une chambre privée, c'était pour les grands malades. Elle refusait d'avouer que c'était son cas.

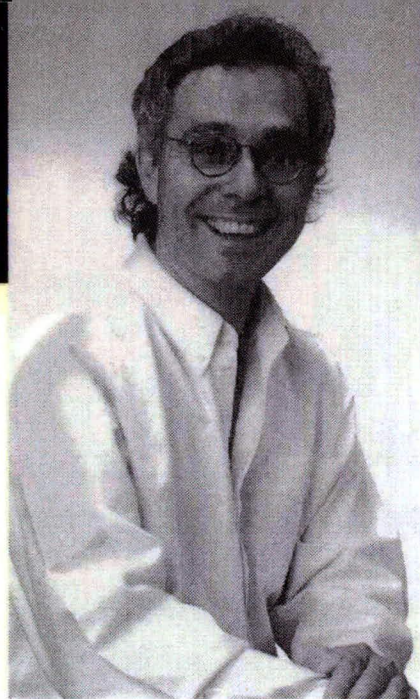
Mon père était près d'elle à l'heure de sa mort. Elle se tourna vers lui, le regarda dans les yeux et elle lui dit : «Je suis prête, le bon Dieu s'en vient me chercher, au revoir

Elzéar.» Elle mourut en souriant, ayant elle-même pris la décision que c'était le temps de rejoindre Dieu.

Les funérailles furent très plaisantes. On célébra sa longue vie. On parla de tout le bien qu'elle avait fait et du bon exemple qu'elle nous avait donné.

Dans la section nécrologique des journaux, on inscrivit qu'elle avait 89 ans même si en réalité elle en avait 90. Elle ne voulait pas paraître vieille!

Tu seras toujours avec nous, grand-maman, et on pense à toi. Je me rappelle souvent tes paroles de sagesse : «Dans la vie, tout s'arrange. Parfois, ça s'arrange mal, mais ça s'arrange!»



François Levesque...

François Levesque adore les gens et la vie en général. Ébéniste, sculpteur, enseignant, technologue, sociologue, conseiller, il aime créer. Son plus grand bonheur est de rendre heureux les gens autour de lui, surtout par ses créations.

publié par



CENTRE FORA